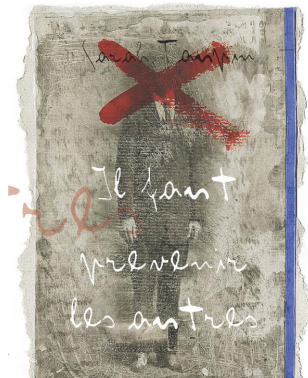


SARAH TAUPIN

Il faut prévenir les autres



2012 © Éditions Lunatique
LE BAS LIVET 53380 LA CROIXILLE
ISBN 979-10-90424-09-8

lunatique

Aussi immobile qu'un rocher, je tends l'oreille en retenant mon souffle... quelqu'un est dans les parages, me semble-t-il. Mon ouïe a toujours été fine, et j'ai comme un sixième sens qui m'alerte : je sais, par exemple, quand les rats s'approchent du campement, je suis toujours le premier à percevoir leurs couinements suraigus. Il faut alors s'armer de bâtons pour les tuer, après les avoir fait sortir de leur trou en les enfumant.

« Tu vas rencontrer le rôdeur, il va te faire comme à elle »...

Les paroles de Kilioj résonnent toujours dans ma tête, et me font rire intérieurement bien qu'il n'y ait pas de quoi ; sa voix au timbre un peu traînant résonne en moi, et je crois bien que j'ai très peur. J'attendrai cinq minutes sans bouger et, si rien ne se passe, je continuerai ma route. Je sens mes muscles tendus et chauds comme des tisons. Mais le silence est absolu à présent. Je n'entends plus rien, si ce n'est les battements effrénés de mon cœur. Pourtant, j'ai vraiment l'impression qu'il y a quelqu'un tapi dans les fourrés.

Miljick vs Rôdeur, pp. 10/11

Pour avoir longtemps rêvé d'Auguste, Marianne aurait pu dessiner les yeux fermés les arêtes droites de son visage et le mouvement froufrouteux de ses cheveux... C'était un bel homme bien fait qui ne manquait pas d'esprit ; « un vrai gentleman », comme le répétait souvent M^{me} Desronces, qui n'avait pourtant pas le compliment facile. Marianne était folle d'Auguste, ravagée par un amour trop grand pour elle, qui mettait son cœur à terre et le laissait pantelant.

Elle n'était pas jolie sans pourtant être laide. « C'est un petit oiseau frêle qui se prend les pattes dans tous les tapis », ajoutait M^{me} Desronces, dont elle était la pupille. « Elle pourrait rire, s'amuser ou au moins faire semblant... mais non, elle se traîne là avec sa mine sombre qui l'enlaidit. »

Marianne savait qu'elle n'était généralement pas la bienvenue dans le petit salon de M^{me} Desronces. Mais, après tout, qu'importait cette vieille femme qui ne parlait des autres qu'avec envie ou méchanceté ? Rien ne comptait plus qu'Auguste. Elle l'aimait vraiment.

Je me souviens de son isolement, de sa façon de vivre seule dans son corps retranché.

Car c'était là sa folie de femme amoureuse, son obsession qui l'étouffait et la comblait à la fois : prisonnière d'un homme qu'elle n'embrassait qu'en rêve, elle le sentait près d'elle, le sentait la toucher du bout des doigts. Alors, elle gémissait avant de se réveiller seule en nage dans son lit. Il la traitait avec une douceur attentionnée quoique mélancolique, qui était pour elle un objet de ravissement et de haine.

Deux filles tristes, pp. 15/16

« Allons, ne reste pas là avec cette tête de condamné aux travaux forcés. Les cours sont finis, te dis-je. Ce soir, nous dînerons chez Josip, et ensuite... » Mikolic lance un coup d'oeil graveleux à son ami qui, s'il en saisit la subtile allusion, n'en laisse rien paraître et se contente de sourire de la manière la moins spontanée du monde, avant d'ajouter d'une voix morne :

« Ajsa m'a laissé et tu veux que je fasse la fête ? J'ai plutôt envie de brûler cette ville entière avec ses habitants... »

Le petit chien blanc lance un jappement joyeux.

« Cette fille t'a fait tourner la tête le jour où tu lui as retourné le jupon », aboie Mikolic, passablement énervé, qui néanmoins sourit de satisfaction à ce jeu de mots.

« Oublie-la et viens te délasser avec nous. Nous allons chez Josip fêter la fin des études avec un peu de ce champagne qu'il nous a rapporté de France lors de son dernier voyage. Allez, viens. » Mikolic saisit d'autorité son ami par la manche gauche et l'entraîne dans un dédale de ruelles où pendent des vêtements gris aux fenêtres.

Champagne, pp. 22/23

17 heures

Mon voisin de gauche s'appelle Rony. C'est un vieux lascar bâti pour vivre une éternité. Mais lui aussi s'est fait prendre à l'aube d'un jour de juin.

« J'avais pris trop de risques... Ils m'attendaient, ils n'ont eu qu'à me cueillir quand je rentrais du pub. »

Arrivé seul ici, il reste secret et taciturne en attendant son heure.

« Petit, je n'ai pas de regrets, j'en ai bien profité. Et ce qui m'arrive maintenant devait arriver tôt ou tard... Mais toi (sourir), toi, c'est une pitié de te voir si jeune dans ce mouvoir. »

Je me rappelle mon cri : « Mais je n'ai rien fait ! »... Ma voix est devenue tremblotante. « Libérez-moi ! Je veux ma Sicile, redonnez-moi ma terre ! » On m'avait assez parlé,

chez moi, de ces endroits où disparaissaient à jamais un ami ou un frère, dont personne n'osait plus évoquer le nom, et que le silence enterrait une seconde fois. Et si parfois l'un d'entre nous laissait échapper un soupir ou un sanglot, les autres baissaient leurs yeux graves.

Faim de vivre, p. 32

Le jour suivant, il se prépara comme pour un mariage : veste cintrée, chaussettes noires, chemise impeccablement repassée, chaussures vernies. Abandonnant son eau de toilette habituelle, il poussa l'élégance jusqu'à mettre quelques gouttes d'un parfum au chèvrefeuille réservé aux grandes occasions. Il se regarda dans la glace et se trouva très beau.

La pensée de la jeune femme ne le quittait plus et lui faisait monter le rose aux joues.

« Je vais enfin savoir son nom ! »

Cette pensée le rendait si faible d'émotion qu'il acheta une rose rouge chez un fleuriste du Boulevard Jourdan.

« Si je n'arrive pas à lui parler, je lui tendrai la rose. Elle comprendra alors mes sentiments. »

Sur le chemin du parc, il chercha quel pouvait être le nom de sa bien-aimée.

« Vicky ? Laura ? Trop vulgaires ! Je verrais bien un nom de fleur, Rose, Marguerite, ou Nénuphette... »

Alors qu'il était absorbé dans ses tendres pensées, ses pas le conduisaient vers le bac à sable. Le temps radieux rappelait à Léon Paulka le premier jour de sa rencontre avec la belle Iris ? Pivoïna ? Capucine ?

Historiette, pp. 43/44

Le commissaire Frigourdin rendait son tablier. Pour se débarrasser de Djibril Maroissi, il avait tout essayé : la douceur, qu'il accompagnait de bonbons à la violette et de thé à 5 heures ; la condescendance ; ou encore l'autorité, aux effets entravés par sa moustache joviale. Rien n'y faisait. Djibril Maroissi, l'ancien commissaire – « le sale petit vieux », corrigeait Frigourdin à qui voulait l'entendre –, avait investi le bureau A28 du commissariat depuis cinq ans déjà, avec la ferme intention de s'y laisser mourir.

Selfmade man, p. 47

J'attendis longtemps. Je commençai à réellement m'inquiéter quand je réalisai, portant un regard distrait sur ma montre, que mon ami n'avait pas moins de quarante-cinq

minutes de retard. Gagné par l'anxiété, je me précipitai hors de la gare pour scruter la campagne alentour. Pas un chat, pas un moucheron. Devant moi, seule s'étendait une immense forêt noire aux branches balayées par le vent brutal. Je restai un moment à l'observer, sentant poindre en moi un profond malaise. Les branches semblaient toutes tendre dans ma direction, et la vue de leurs extrémités crochues me hérissait l'échine. Les troncs se tordaient pour ployer leurs bras de bois qui cherchaient à m'agripper. Étrangement possessive avec les nouveaux arrivants, cette forêt avait l'air de vouloir me happer.

« Rodolphe ! »

La voix d'Yves claqua dans la campagne, m'arrachant d'un coup à l'emprise hypnotique des bois. Il approchait, tête minuscule cachée derrière le volant de sa Panhard. Ce véhicule dont il s'enorgueillissait avait fait à Paris l'admiration de tous (et suscité chez moi un sentiment de jalousie puérile !).

Marche ou crève, pp. 60/61